

Thomas Gunzig

# Le Sang des bêtes

Roman



## Du même auteur au Diable vauvert

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Prix Victor-Rossel

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, Prix des Éditeurs

KURU, roman

10000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, Prix Masterton

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES INCAPABLES, roman, Prix  
triennal du roman

ET AVEC SA QUEUE, IL FRAPPE!, théâtre

BORGIA, COMÉDIE CONTEMPORAINE, théâtre

LA STRATÉGIE DU HORS-JEU, théâtre

LA VIE SAUVAGE, roman, Prix Filigranes

ENCORE UNE HISTOIRE D'AMOUR, théâtre

FEEL GOOD, roman

ISBN: 979-10-307-0452-5

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

À mes parents,  
pour tout ce qu'ils ont fait de travers.

« But I'm a creep  
I'm a weirdo  
What the hell am I doin' here?  
I don't belong here »  
Radiohead, *Creep*

« Ma vie est plate, plate, plate. »  
Michel Leiris, *Journal*

« Et j'ai peut-être eu plus de pitié encore pour ces âmes des bêtes que pour celles de mes frères, parce qu'elles sont sans paroles et incapables de sortir de leur demi-nuit, surtout parce qu'elles sont plus humbles et plus dédaignées. »  
Pierre Loti, *Vie de deux chattes*

## 1. Pectoraux

C'était au milieu de l'automne, au milieu de l'après-midi, et comme c'était le jour de son cinquantième anniversaire, il se dit que, à peu de chose près, il devait aussi être au milieu de sa vie.

À travers la vitrine du magasin, Tom regarda le ciel gris foncé et jugea qu'il allait bientôt pleuvoir. D'ailleurs, un instant plus tard, il pleuvait. Une modeste bruine vaporeuse qui troubla légèrement l'atmosphère, rien de plus.

Dans la rue, un petit garçon passa en courant à toute vitesse comme le font les petits garçons. Où allait-il? D'où venait-il? Peu importait. Et cette image le rendit nostalgique de cet âge lointain lorsque, encore rempli de l'inépuisable

énergie de l'enfance, tout lui semblait possible. Il se demanda :

— Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ?

C'était une question qu'il se posait de plus en plus souvent. C'était peut-être le signe qu'il vieillissait. Lorsqu'un évènement, même insignifiant, venait lui rappeler que sa jeunesse était passée sans qu'il s'en aperçoive, pareille à cette pluie d'automne, pareille à cet enfant qui courait ou plus simplement chaque fois qu'il s'ennuyait, il se posait cette question. En réalité, il ne se la posait pas vraiment. Elle se matérialisait plutôt dans son esprit, comme venue de l'extérieur et elle mettait longtemps avant de s'en aller. Pour ça, il fallait qu'un client entre dans le magasin ou qu'un coup de téléphone vienne interrompre le cours de ses pensées. Mais comme il n'y avait pas beaucoup de clients ni beaucoup de coups de téléphone, la plupart du temps la question restait là, à stagner mollement, longuement, comme un morceau de bois dans un étang, avant de disparaître dans la vase de son subconscient.

— Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ?

Tom était assis derrière le comptoir, les yeux fixés sur l'écran de son ordinateur. Parfois, comme il venait de le faire, il levait la tête et il regardait les passants aller et venir devant la vitrine de la boutique puis il revenait à son écran.

Si un client était entré, il aurait pu croire que Tom travaillait alors qu'en réalité, il ne faisait rien. Il faisait simplement défiler son fil Instagram. Faire défiler son fil Instagram, son fil Facebook, son fil Twitter, se perdre sur YouTube n'était pas une activité intéressante en soi, c'était une façon comme une autre de s'ennuyer. Sur ces fils apparaissait ce qui constituait ses « centres d'intérêt » : beaucoup de « *fitness models* » (masculins et féminins), des coachs en nutrition, des marques de vêtements de sport ou de compléments alimentaires, des influenceurs ou influenceuses dans le domaine du fitness ou du bodybuilding. Mais ces « centres d'intérêt » ne l'intéressaient plus depuis longtemps.

En fait, plus rien ne l'intéressait vraiment.

S'il regardait encore tout ça, c'était par habitude. C'était parce qu'il ne savait pas très bien ce qu'il aurait pu faire d'autre.

Tom trouvait que c'était une sensation étrange de ne plus s'intéresser à rien, c'était comme si une partie de lui-même n'était tout simplement plus là.

C'était comme une prémisse de la mort.

C'était un peu effrayant.

— Ça aussi, c'est peut-être lié à mon âge, se disait-il.

C'était comme cette fatigue qu'il ressentait presque en permanence. Pas une grande fatigue.

Pas un épuisement. Rien qui empêche de vivre. Ce qu'il ressentait, c'était une petite fatigue. Une petite fatigue qui lui donnait juste envie de rester assis et d'en faire le moins possible. Une petite fatigue qui lui coupait tout désir d'aventure, de découverte, d'inattendu, bref de tout ce qui aurait pu constituer une dépense d'énergie supérieure à celle strictement nécessaire à ses huit heures de travail à la boutique.

Le soir il se couchait fatigué, il lui semblait même que la nuit il rêvait qu'il était fatigué et lorsqu'il se levait, il se levait fatigué. Il allait jusqu'à la salle de bains, il regardait avec surprise, avec une stupéfaction dans laquelle se mêlait un peu de dégoût l'homme dans le reflet du miroir : des cheveux bruns, dont la plupart devenaient gris, frisottaient dans tous les sens, donnant à son crâne l'aspect d'une steppe broussailleuse. Une peau pâle, fine et chiffonnée comme du papier de soie par les rides et puis un corps massif, presque lourd, durci par la musculation.

Parfois il se demandait si cette fatigue qui ne le quittait jamais était liée à la vie qu'il avait eue, à toutes ces années passées dans les salles de sport à soulever de la fonte, à pousser ses bras, ses jambes, ses épaules ou son dos à faire « une dernière série » alors que ses bras, ses jambes, ses épaules ou son dos lui hurlaient que c'était tout, qu'ils étaient complètement brûlés mais qu'il ne



les écoutait pas. « *No pain no gain* » s'était longtemps répété Tom, convaincu que si on voulait « des résultats » il fallait pouvoir « repousser ses limites ».

Un client passa la porte de la boutique. Un très jeune homme. À peine sorti de l'adolescence. Grand, élancé, un physique que William Sheldon dans sa théorie des « somatotypes » datant des années quarante aurait qualifié d'« ectomorphe » : des épaules étroites, des membres longilignes. Pour Sheldon, ce type de physique s'accompagnait de caractéristiques psychologiques : introverti, émotif, socialement anxieux.

Dans les années quarante, on aimait classifier les humains, pensa-t-il en observant le jeune homme. Ses bras dépassaient de son tee-shirt, laissant apparaître une timide congestion. Pareille à un ver bleuâtre, la veine céphalique commençait à être visible. Il devait avoir commencé la salle de sport depuis peu de temps. Probablement sans coach, juste en regardant quelques chaînes YouTube. Les résultats tardaient à venir et il avait lu sur un forum qu'il fallait passer aux compléments alimentaires pour que ses efforts servent à quelque chose. Alors, malgré sa timidité, il avait poussé la porte d'une boutique spécialisée et, à présent, il regardait les présentoirs chargés de pots de protéines en tout genre, des différents types de créatines, d'acides aminés, de « boosters

pré-workout », de vitamines, de minéraux, de boosters de testostérone ou de brûleurs de graisses. Tom savait très bien que ce jeune homme avait passé des heures à regarder des photos de types ultra-massifs et que c'est ça qu'il voulait : devenir lui aussi ultra-massif. Tom savait aussi très bien qu'il n'y parviendrait jamais. À moins de prendre des produits interdits, et de les prendre pendant des années : des stéroïdes qui le feraient gonfler, de l'hormone de croissance qui lui ferait grandir les pieds, les mains et les coudes. À moins qu'il prenne du Deca-Durabolin, du Dianabol, du clenbutérol, du propionate, des trucs pour prendre de la masse et puis des trucs pour sécher, à moins de se soumettre à des cures tellement dégueulasses que l'acné lui bousillerait la peau du visage et du dos, que des kystes gros comme des balles de tennis lui pousseraient dans la poitrine, que ses couilles rétréciraient au point de devenir aussi petites que des raisins secs, que la moindre contrariété le mettrait dans des états de rage incontrôlables et qu'au bout du compte, comme tant d'autres bodybuilders amateurs avant lui, il plongerait dans la dépression. C'était le prix à payer pour changer de corps. Pour changer vraiment de corps.

Le jeune homme finit par s'approcher de lui.

— Je voudrais quelque chose pour prendre de la masse, lui dit-il timidement.

Tom hocha la tête.

— Le mieux c'est un *mass gainer*.

— Un *mass gainer*?

— C'est de la whey avec un supplément de lipide et de glucide. Y'a la marque Gold Standard qui a un très bon goût chocolat ou vanille...

Le jeune homme regarda l'énorme pot en plastique noir et doré, aussi éclatant que la carrosserie d'une voiture tunée. Le packaging était important: les fabricants savaient qu'ils devaient s'adresser à tous les fantasmes virilistes qui traînaient dans l'esprit des consommateurs mâles. Des couleurs brutales, du métallisé, du doré, du simili camouflage militaire, l'image d'un fauve brisant ses chaînes, l'image d'un poing défonçant un mur. Pour un mélange sucré baptisé Xplode: un pot en forme de grenade prête à être dégoupillée. Mais si en termes d'emballage et de nom l'imagination semblait sans limite, le contenu était cependant plus ou moins toujours le même: de la protéine obtenue en filtrant des résidus de fromages dont l'industrie ne voulait plus, du sucre, des colorants, de la lécithine de soja OGM et tout un tas d'autres choses dont l'usage, à la longue, finirait par dérégler le métabolisme de ce jeune homme.

Il payait, c'était cher: soixante euros. Tom le regarda s'éloigner en s'en voulant un peu. Il aurait mieux fait de lui conseiller de laisser tomber tout

ça, de manger équilibré, surtout des légumes, des fruits, de la bouffe non transformée. Mais il n'avait rien fait, il avait un commerce à faire tourner. Ce jeune homme est adulte après tout, pensa-t-il.

Dans l'après-midi, il reçut un appel de Nico qui voulait savoir si tout allait bien. Nico, c'était le gérant des boutiques Passage Fitness, il en possédait trois autres. Même si de plus en plus de monde commandait ses compléments directement via des sites de vente en ligne, les boutiques fonctionnaient encore plus ou moins. « La différence, c'est le conseil », disait Nico qui ne voulait avoir dans ses magasins que des employés d'expérience. C'est comme ça qu'il avait engagé Tom, quinze ans plus tôt, quand Tom s'était retrouvé sans travail après la faillite du magazine *Body Time* pour lequel il travaillait comme rédacteur. « *Les dix conseils pour réussir à la salle* », « *Cinq raisons pour lesquelles vous ne progressez pas* », « *Découvrez la séance de quinze minutes pour avoir des bras énormes* », « *Tirage nuque, dangereux ou non ?* », « *Quels exercices pour brûler plus vite que jamais ?* ». À l'époque, il écrivait des articles de ce genre-là en pompant la moitié du contenu dans des revues américaines comme le *Men's Fitness* ou le *Muscle Insider*. Ce n'était pas vraiment du plagiat, en matière de musculation on tournait toujours autour des mêmes sujets : détailler des

exercices, des régimes, des méthodes d'entraînement. En réalité, ces articles n'étaient que des prétextes car, plus que les lecteurs, ce qui rapportait de l'argent à la revue c'étaient ces annonceurs en compléments alimentaires qui achetaient des pleines pages pour y afficher des photographies de bodybuilders gigantesques. Ça avait toujours énervé Tom parce que si ces bodybuilders étaient devenus aussi énormes, ce n'était pas en s'entraînant régulièrement et en prenant leurs protéines. S'ils étaient devenus comme ça, c'était parce qu'ils se dopaient. Tout le monde le savait. Sauf les quelques lecteurs crédules qui achetaient les protéines en question.

Un cri venu de la rue attira son attention. Une voix d'homme chargée de colère qui disait quelque chose comme : « Ça suffit maintenant ! » Tom leva les yeux et regarda à travers la vitrine. À une vingtaine de mètres, sortant de la petite supérette d'en face, là où souvent, sur le temps de midi, Tom allait chercher de quoi manger, il y avait un couple. Il s'agissait d'un couple étrangement mal assorti : l'homme qui venait de crier devait avoir dans les soixante ans, pas très grand mais l'air plutôt en forme (Tom savait parfaitement évaluer ce genre de chose), un pantalon en toile claire, une veste imperméable, des cheveux courts dont la couleur grise avait quelque chose de métallique. Il n'aurait eu sur son visage cette

expression de colère qui le déformait, cet homme n'aurait rien eu de particulier. La femme était plus jeune. Elle avait l'âge d'être la fille de l'homme en colère. D'ailleurs peut-être l'était-elle. Malgré la distance, Tom la trouva jolie : elle avait des cheveux roux clair et une peau d'une pâleur laiteuse. C'étaient des caractéristiques qu'il associait à l'Irlande, aux falaises, à la brume sur la lande et aux vents océaniques soufflant dans les herbes courtes. Malgré l'automne, malgré la fraîcheur et malgré la pluie, elle portait une robe légère à motifs végétaux et une paire de baskets Adidas Superstar noires à lignes blanches. Face à la colère de l'homme, elle ne disait rien. Elle gardait la tête basse avec l'air triste de quelqu'un qui a l'habitude de se faire engueuler et qui attend que ça passe. « Ça suffit maintenant ! » cria encore l'homme qui portait un sac rempli de courses. De la poche de son pantalon, il sortit des clés et se dirigea vers une petite Toyota sans âge à la carrosserie vert olive et dont un phare avant était cassé. Il rangea les sacs dans le coffre et ouvrit la portière côté passager. D'un geste de la tête qui ressemblait à un ordre, il fit signe à la jeune femme d'entrer dans la voiture et, comme elle ne s'exécutait pas assez vite, il la frappa du plat de la main à l'arrière de la tête.

C'était un geste extrêmement brutal et dans le ventre de Tom, quelque chose se contracta.

Il serra les poings.

Il détestait la violence, surtout celle d'un fort sur un faible.

Il détestait vraiment ça.

Il savait que cette aversion était en lien avec son histoire personnelle et celle de sa famille mais peu lui importaient les raisons, ce qu'il venait de voir fit monter en lui une colère terrible, brûlante, qui lui tourna la tête.

Il se leva et, les poings toujours serrés, il se dirigea vers l'avant du magasin. Il resta juste derrière sa vitrine et de là, il observa le couple à l'intérieur de la voiture. La jeune fille gardait la tête basse, complètement résignée. L'homme agitait les lèvres, Tom se demanda ce qu'il disait. Vu son air, ça ne devait pas être gentil. Tom eut envie de traverser la rue, de sortir cet homme de sa voiture et de lui écraser le visage sur un coin du trottoir.

Mais il ne fit rien.

Et la voiture s'éloigna.

Tom retourna derrière son comptoir.

Il se demanda pourquoi il n'avait rien fait, il se dit que c'était parce que la scène s'était passée trop vite ou bien que c'était parce qu'on lui avait appris à ne pas se mêler des affaires des autres, surtout si c'étaient des affaires de couple mais vers la fin de la journée, il s'avoua la vérité: s'il n'avait rien fait, c'était parce qu'il avait eu peur.

Pourquoi un homme de cinquante ans, mesurant près d'un mètre quatre-vingts, pesant plus de quatre-vingts kilos de muscles patiemment fabriqués en salle de fitness, avait-il eu peur d'un petit bonhomme manifestement moins fort que lui? Tom serra les dents: c'était parce que cette peur était profondément inscrite en lui, elle faisait partie de sa chair, elle parasitait ses connexions nerveuses, elle était une ancre d'acier qui l'immobilisait éternellement au beau milieu de la routine, de la tranquillité, d'une impression de sécurité et qui l'avait toujours tenu à l'écart de la vie elle-même.

Cette peur, il le savait, il était né et il avait grandi avec elle. On lui avait toujours raconté de quelle manière la vie pouvait brusquement prendre fin, comment le chaos pouvait détruire une existence, comment le cours d'une vie pouvait d'un instant à l'autre plonger dans l'abîme, qu'il fallait toujours se méfier, rester sur ses gardes, s'attendre au pire parce que c'était le pire qui finissait par arriver, que rien n'était jamais acquis, que si les choses semblaient bien aller ce n'était que temporaire car le fond de leur nature c'était de se dégrader, que l'équilibre n'existait pas, que le seul mouvement de l'univers en général, ainsi que de toutes les parties le composant, c'était celui de l'entropie.

Tom passa le reste de la journée à se demander ce qu'il aurait dû faire ou dire à cet homme



frappant cette femme sous ses yeux. Il aurait dû sortir, marcher d'un pas déterminé et d'une voix qui n'aurait pas tremblé, dire: « Ça va, mademoiselle? Je peux faire quelque chose? » ou bien interpeller l'homme par un « Si vous voulez frapper quelqu'un, essayez sur moi! » ou encore lancer une menace du genre « Si je te vois encore faire ça, je te casse la tête, OK? » Par moments, il se trouvait une excuse en se disant que s'il avait réagi, ça aurait été pire pour cette fille, que ça n'aurait rien arrangé, au contraire, que l'homme se serait vengé sur elle, qu'elle était adulte après tout, qu'il ne pouvait pas sauver le monde, que si chacun se mettait à jouer au justicier, ce serait un vrai bordel. L'espace d'un court instant, il se dit même que cette fille l'avait peut-être bien cherché mais, épouvanté par cette pensée, il la refoula aussitôt dans le compost sombre de son inconscient et juste après il se jura que si, un jour, il assistait encore à une scène de ce genre, il ravalerait sa peur et il interviendrait.

## 2. Biceps

Le soir arriva, il rentra chez lui et comme il le craignait, Mathilde avait prévu quelque chose pour son anniversaire. Quelque chose de simple : une table mise avec les verres à vin en cristal, les assiettes du joli service qu'elle n'utilisait que pour quelques occasions comme la Noël. Elle avait aussi préparé un repas qui avait dû lui prendre un temps fou en courses et en travail : un potage vietnamien sophistiqué revisité par Ottolenghi dont le livre de recettes se trouvait encore dans la cuisine. Ce n'était pas que Tom n'aimait pas les surprises mais comme pour tout ce qui sortait de l'ordinaire, les surprises lui demandaient d'avoir l'air heureux, enthousiaste, de remercier de l'attention pour ne pas apparaître comme un ingrat,

bref toute une série de choses qui ne faisaient que renforcer sa fatigue et approfondir son désir d'être seul, allongé, les yeux mi-clos et l'esprit libre de toute pensée.

Sur la table mise, deux choses attirèrent son attention : un paquet-cadeau bleu, cubique, d'une trentaine de centimètres de côté et surtout, il y avait trois assiettes. Cette troisième assiette, ça voulait dire que quelqu'un d'autre serait là et cette autre personne, ça ne pouvait être que leur fils Jérémie.

Bon sang, pas Jérémie, pensa Tom.

Il soupira, il eut envie de tourner les talons, de quitter la maison et de passer la soirée loin des discussions qui ne manqueraient pas de s'engager entre son fils et Mathilde, il ne voulait plus qu'on le mêle à toutes ces histoires ni qu'on lui demande de prendre parti. Son opinion était simple : Jérémie avait vingt-deux ans, c'était un adulte et il pouvait mener sa vie comme il l'entendait. Mathilde qualifiait l'attitude de Tom de « démissionnaire », Tom trouvait au contraire que c'était une manière de responsabiliser son fils, de lui faire comprendre que ses parents ne seraient pas toujours là, que dans le difficile combat de l'existence, quoi qu'on fasse et qui que l'on soit, on était toujours tout seul.

Mathilde sortit de la salle de bains : elle avait passé la robe rouge achetée quelques années plus

tôt et qu'elle ne portait que lorsqu'elle voulait « marquer le coup ». Ses cheveux blonds étaient encore légèrement humides, elle exhalait le parfum *Opium* d'Yves Saint Laurent dont elle ne se servait qu'avec une extrême parcimonie. Elle l'embrassa.

— Bon anniversaire! lui dit-elle.

Quand il avait rencontré Mathilde vingt-cinq ans plus tôt dans une salle de sport du centre-ville, elle était professeure de français, aussi longue qu'une liane tropicale, aussi mince qu'une arête de raie. À l'époque, cinq soirs par semaine, elle passait quarante-cinq minutes sur un vélo elliptique. Tom avait été impressionné par la détermination de cette jeune femme, par sa régularité, par son indifférence à l'ennui que représentaient ces heures passées à regarder dans le vide. Il avait été fasciné par son corps comme on peut l'être par un bel objet d'artisanat, il en regardait les formes lisses, droites, sèches, éprouvant le puissant désir d'y poser les doigts pour en suivre le dessin, un désir identique à celui que l'on éprouve dans un musée d'art contemporain devant une pièce d'aluminium aux formes abstraites mais harmonieuses. Il ne lui avait jamais dit mais, lors de leur première nuit, il avait pris plus de plaisir à apprécier la dureté de ses trapèzes et de son psoas-iliaque qu'à lui caresser les seins ou lui lécher le sexe.

Et puis, avec le temps, avec le travail, avec l'âge, Mathilde avait peu à peu laissé son entraînement de côté. À présent, elle ne faisait plus qu'un peu de yoga, une ou deux fois par semaine avec un groupe de femmes d'un certain âge, et son corps mince était devenu simplement maigre. Quand elle le prenait dans ses bras comme elle venait de le faire, il avait l'impression de sentir contre lui une enveloppe de peau aussi mince qu'un sachet en papier de riz que l'on aurait rempli de quelques branches de bois mort. Parfois, il se demandait comment un corps si maigre pouvait contenir tous les organes nécessaires à la survie de sa femme, y avait-il vraiment dans un si petit volume deux poumons, un foie, une rate, un tube digestif et un cœur ? Probablement que oui mais c'était étonnant.

Tom entendit une clé tourner dans la serrure et Jérémie entra. C'était un jeune homme grand, mince, relâché, presque mou, qui n'était jamais parvenu malgré les remarques de son père à se tenir droit. Un véritable ectomorphe comme le jeune client qui avait acheté du *mass gainer* quelques heures plus tôt. Pendant des années, Tom avait vainement essayé de lui faire faire du sport : il l'avait inscrit à des cours de basket, de tennis, de judo, de taekwondo, d'escalade, de foot. Jérémie y allait de mauvaise grâce en traînant les pieds, cédant aux menaces de son père.

Tom se souvenait des heures passées à gronder ce petit garçon obstiné pour qu'il enfile ses chaussures de sport et la tenue qui allait avec, il se souvenait du nombre incalculable de samedis matin passés à le regarder évoluer sans aucune conviction sur des terrains de sport, au milieu d'autres enfants qui se donnaient à fond et il se souvenait comment il avait fini par abandonner l'idée que son fils serait un jour, même modestement, un sportif.

Jérémie avait passé une adolescence lymphatique : comme il était intelligent, il réussissait à l'école sans devoir vraiment travailler, il passait le plus clair de son temps à faire évoluer des personnages imaginaires dans des jeux vidéo *open world* et il semblait attacher plus d'importance à posséder une armure elfique qu'à avoir un corps correctement entraîné. Au fil des années, Tom eut de plus en plus de mal à comprendre son fils, ils se parlaient peu et quand ils se parlaient ce n'était que concernant les aspects pratiques de la vie : une signature pour un rapport scolaire, le versement d'un peu d'argent de poche, un coup de main pour un déménagement.

Jérémie avait fait des études en gestion d'entreprise, une orientation dont Tom n'avait jamais compris l'intérêt tant elle lui paraissait dessiner une existence pénible et ennuyeuse. Et puis, un jour, contre toute attente, alors

qu'il venait de se faire engager dans une société proposant des créations de sites web, il avait rencontré une fille : Jade. Jade était d'origine coréenne, adoptée par des parents français qui étaient allés la chercher dans un orphelinat sinistre. Elle était d'une beauté absolument ahurissante, presque surnaturelle. Une fille toute en rose et noir : cheveux noirs comme du goudron, lèvres roses comme des framboises, sa peau avait la pâleur nacrée d'une dragée plongée dans un verre de lait. Mais son âme avait la noirceur d'un bloc de charbon. Tourmentée par la douleur que représentait son abandon alors qu'elle n'était qu'un nourrisson, elle était régulièrement, et sous les prétextes les plus futiles, prise par des crises de colère démesurées après lesquelles elle s'enfermait dans d'impénétrables bouderies pouvant durer plusieurs jours. Tom avait toujours préféré ne pas s'en mêler. Mathilde, au contraire, ne pouvait s'empêcher de faire des remarques, des allusions, de parsemer les discussions qu'elle avait avec son fils de sous-entendus perfides à l'endroit de cette belle-fille qu'elle avait fini par détester. À la longue, la relation entre Jérémie et sa mère s'était compliquée, chaque visite de leur fils se faisait dans une atmosphère orageuse que Tom trouvait particulièrement pénible et fatigante.

Dès qu'il le vit, Tom trouva que son fils avait mauvaise mine : il avait des cernes et le teint gris de quelqu'un qui a mal dormi. Il avait de nouveau ces boutons d'acné dans le cou alors qu'ils avaient disparu à la fin de son adolescence. Il se nourrit mal, pensa Tom.

— Salut papa, lui dit son fils en l'embrassant comme il faisait toujours. Et, lui tendant un sachet en papier, il ajouta : « Bon anniversaire. »

Tom regarda dans le sachet, c'était une bouteille de Johnny Walker. Tom ne buvait plus depuis des années et certainement pas ce genre de whisky industriel. Plus que jamais, il eut l'impression que son fils et lui s'étaient éloignés au fil des années au point de devenir aussi étrangers l'un à l'autre que des connaissances se croisant de loin en loin.

Mathilde prit son fils dans ses bras et le serra contre elle avec une chaleur devenue inhabituelle depuis que Jade était entrée dans sa vie. Tom eut l'impression qu'il s'était passé quelque chose et qu'on ne l'avait pas mis au courant.

— Jérémie va revenir à la maison pendant quelque temps, annonça Mathilde.

Tom regarda son fils sans comprendre. Jérémie embraya :

— C'est fini avec Jade, dit-il d'un air triste.

— Tu l'as quittée ? demanda Tom soudain impressionné par la force de caractère de son fils.



— Non... C'est elle qui est partie...

— Mais si elle est partie, pourquoi tu... tu reviens ici... ?

— Elle est partie mais elle garde l'appartement.

Tom se dit que mettre quelqu'un dehors, ce n'était pas vraiment partir mais il garda cette réflexion pour lui.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Jérémie haussa les épaules :

— Elle a rencontré quelqu'un...

— Ah...

Jérémie alla s'asseoir à table, à la place qu'il avait toujours occupée depuis qu'il était enfant. Il avait l'air incroyablement accablé d'un chien abandonné attaché à un arbre. Il regarda à gauche et puis à droite, comme pour retrouver ses repères dans la maison de son enfance, puis il se mit à pleurer.

— Elle a été ignoble avec lui, dit Mathilde à voix basse, elle lui a dit qu'elle avait le droit d'avoir tous les amants qu'elle voulait, qu'elle n'avait pas d'ordre à recevoir, que c'était normal quand on avait été adopté de chercher l'affection là où on le pouvait.

Jérémie se moucha bruyamment puis fut secoué par un sanglot plus fort que les autres. Mathilde s'approcha de lui et se pencha pour le prendre dans ses bras maigres.

Bon sang, elle adore ça ! Elle adore s'en occuper comme si c'était un bébé ! pensa Tom.

Jérémie, les yeux humides, le nez chargé d'une morve translucide, se blottit contre sa mère. Tom serra les dents et encore une fois, il se dit qu'il aurait dû forcer son fils à faire du sport.

Quand ils eurent terminé le repas (un poulet au sumac et zaatar, Tom avait fait semblant d'adorer alors que ça goûtait le savon vaisselle), Mathilde lui dit qu'il pouvait déballer son cadeau. Il prit la boîte qui était restée sur la table, il la soupesa, il essaya d'avoir l'air intéressé et impatient. Il répéta plusieurs fois : « Mais qu'est-ce que ça peut être ? Mais qu'est-ce que ça peut être ? » En réalité, ce qu'il voulait vraiment, c'était se mettre dans son lit et s'abandonner à sa fatigue. Il finit par déchirer le papier sous lequel se trouvait une boîte en carton blanc ornée d'images d'hommes et de femmes, blancs, noirs, asiatiques, métis, souriants face à une lumière étincelante émanant d'une double hélice d'ADN. Sur la face avant, des lettres dorées formaient le mot : « MyPersonalHeritage ». Sans comprendre, Tom regarda Mathilde qui lui souriait.

— C'est un test ADN ! lui dit-elle avec excitation. Et comme Tom eut l'air de ne pas comprendre, elle ajouta :

— C'est un kit de prélèvement ADN. Tu envoies un peu de salive dans un labo et tu vas recevoir un dossier avec toutes tes origines.

— Mes origines ? Genre mes parents ?

— Non! Ça va plus loin que ça! Une copine a essayé et elle a découvert qu'elle avait des ancêtres germaniques alors que toute sa famille vient de Provence, c'est fou hein!

Tom comprit que le moment était venu d'être enthousiaste.

— Ah mais c'est génial! Quelle super idée de cadeau!

Mathilde insista pour faire le test immédiatement.

— Comme ça, j'envoie tout demain matin! dit-elle.

Elle déballa le kit de prélèvement qui contenait un sachet en plastique, un écouvillon et une enveloppe à affranchir avec l'adresse de la société *MyPersonalHeritage*. Elle se chargea de frotter les bouts de l'écouvillon sur l'intérieur des joues de Tom et, comme il était indiqué sur le mode d'emploi, elle en brisa les extrémités qu'elle plongea dans les flacons hermétiques se trouvant dans la boîte. Elle referma les flacons, les glissa dans le sachet en plastique et déclara :

— Tu recevras la réponse dans un mois!

Plus tard, Jérémie embrassa ses parents et monta dans sa chambre qui, depuis son départ, était devenue un débarras. Tom se mit au lit avec, pour la première fois de la journée, un véritable sentiment de bien-être : être allongé, ne rien faire d'autre qu'attendre le sommeil, c'était tout ce

qu'il voulait. Mathilde le rejoignit. Elle se glissa contre lui, il sentit contre le sien le corps étrangement maigre de son épouse à qui il n'avait plus fait l'amour depuis des temps immémoriaux. Il la connaissait depuis si longtemps que faire l'amour avec elle avait fini par lui apparaître comme un acte relevant presque de l'inceste.

— Ton père m'a laissé un message, lui dit-elle, il voulait être certain que tu n'avais pas oublié votre rendez-vous de demain.

— Pourquoi il ne m'appelle jamais directement ?

— Parce que vous êtes compliqués...

— Je ne suis pas compliqué ! dit-il en se mettant dos à sa femme.

— Si ! Tu es compliqué ! Et ton père aussi !